



Gaston de Bonneval en 1938 - AD18 - 102 J 210

Gaston de Bonneval a 29 ans en 1940, année où il entre en Résistance sous le pseudonyme de « Gauthier » et rejoint un réseau de contre-espionnage à Toulouse. Dénoncé, il est arrêté en gare de Perpignan à l'automne 1943, incarcéré à la prison Saint-Michel à Toulouse puis au camp de Royallieu à Compiègne avant de partir en déportation le 27 mars 1944 à Neue Bremm, Mauthausen, et les Kommandos de Gusen 1 et 2. Matricule 64104. Rapatrié le 5 mai 1945. Il pèse alors 33 kg pour 1,82 m.

Tout individu, homme, femme, ou enfant qui pénétrait dans un camp de concentration perdait, aux yeux des S.S., toute qualité humaine. Il n'avait plus droit à un nom, mais simplement à un numéro précédé du mot « Stück », c'est-à-dire morceau.

Tous étaient destinés à périr de mort violente ou d'épuisement.

Revenus vivants – ou presque – surgis du tombeau après avoir vécu la plus dramatique, la plus hallucinante et néanmoins la plus enrichissante expérience qu'aucun homme ait eu à subir depuis qu'il y a des hommes... Moulus, écrasés, broyés par l'implacable machine totalitaire qui voulait, avant tout, nous détruire moralement, avant de nous liquider physiquement, nous avons réussi à force de volonté, à force de foi – mais aussi, avouons-le, de chance – à survivre...

XIV Méditation [...]

Je revivais avec acuité le but que nos bourreaux

Poursuivaient, ceux qui avaient créé ce système de camps de la désolation, de la torture ; de la mort lente, ce système de déshumanisation de l'homme.

Car c'était cela le but recherché. C'est cela qu'il ne faut pas oublier car, aujourd'hui, un peu partout dans le monde, cette idéologie, cette machine fonctionne encore.

Cette action satanique se poursuit, en fait
Elle n'a pas cessé. Cessera-t-elle un jour ?

Prenons garde.

[...]

[Arrivée au camp]

[Neue Bremm, camp administré par la Gestapo] Arrivés au petit matin, le jour se levait à peine, nous restâmes alignés au garde-à-vous jusqu'à 17 heures, entourés par une meute de jeunes S.S., gourdins au poing, ne ménageant ni les insultes, ni les coups.

Ce camp ! Imaginez, dans les faubourgs de Sarrebrück en face d'un café nommé Neue-Bremm, un carré d'environ 200 mètres de côté, entouré de fils de fer barbelés et électrifiés.

A chaque angle s'élevait un mirador, avec une sentinelle et une mitrailleuse braquée sur l'intérieur.

À droite, un bâtiment d'un étage en dur : « l'Administration ». Sur le côté droit, une sorte de cage où l'on voyait accrochés au grillage, deux ou trois squelettes vivants, nus et hurlant dans une langue incompréhensible. C'étaient, s'empressèrent de nous dire nos gardiens, des Russes qui avaient tenté de s'évader. Ils étaient là pour servir d'exemple avant d'être pendus. Ils ne recevaient aucune nourriture ni boisson. Plus loin, au fond, un cortège de pauvres hères squelettiques qui, sous les hurlements et les coups des S.S., transportaient deux à deux des tinettes débordantes et puantes. Plus loin, à gauche, des baraques en bois aux fenêtres desquelles apparaissaient des visages livides et apeurés. Sur la gauche, en retour, d'autres baraquements en bois dans lesquels se trouvaient les cuisines et les douches.

Au milieu de la cour une fosse carrée remplie d'une eau verdâtre et à moitié gelée, dans laquelle se débattaient, tentant vainement d'en sortir, malgré les coups de bottes des S.S. se tordant de rire, des êtres informes au crâne rasé sur lesquels coulaient une vase noirâtre et parfois sanguinolente.

Autour de ce bassin, en rangs par cinq, un cortège d'êtres faméliques tournait en rond, encadrés par d'autres S.S. brandissant des manches de pioche et des « goumis¹ » et cognant à tour de bras sur les malheureux qui s'effondraient.

[La vie au camp - Neue Bremm]

Et puis, nous nous intégrâmes dès le soir dans cet univers démentiel et dans cette ronde sans but et sans fin. Tout au plus devrais-je préciser que le R.P. Jacques, encore revêtu de sa robe de bure brune et les pieds nus dans ses sandales, était toujours placé par nos bourreaux en avant du premier rang. Tous les yeux étaient fixés sur lui. Il subissait avec un calme, une dignité, un courage sans faille, les avanies, les sarcasmes, les sévices, les brutalités auxquels nous étions soumis à longueur de journées alors que, en rang par cinq, sans arrêt, nous tournions au pas cadencé autour du bassin central. Les uns après les autres nous y étions précipités, le Père Jacques le premier, sous les hurlements des S.S., à grands coups de bottes ou de crosses. Nous éprouvions le plus grand mal à en sortir, trempés, gelés, tandis que les coups pleuvaient, pour reprendre notre cirque dans la boue, la neige et le sang.

Nous sommes restés vingt-huit jours dans cet enfer.

Nous en sommes repartis un matin, enchaînés comme à l'arrivée, mais épuisés et nous demandant si ce que nous allions connaître pourrait être pire.

Et ce fut pire.

[Arrivée au camp – Mauthausen]

Nous avons quitté Sarrebrück sous un bombardement allié.

Nous sommes arrivés à la gare de Mauthausen en pleine nuit. Il neigeait à plein temps. Hagards, titubants de fatigue, de faim et de soif après trente-six heures de voyage, nous fûmes accueillis par une meute de S.S. hurlant et vociférant et par une horde de chiens policiers qui étaient lâchés sur tous ceux qui, par malheur, s'écartaient tant soit peu de la masse. Le P. Jacques et moi étions toujours enchaînés l'un à l'autre et, révoltés, assistions à ce spectacle avec consternation et effroi.

Au bout d'un très long moment, nous nous sommes mis en route pour gravir la colline au haut de laquelle était perchée la forteresse de Mauthausen.

Quel calvaire ! 5 kilomètres de montée sur une route sinueuse et verglacée.

Nous n'avions plus la force d'échanger une parole. Nous appuyant l'un sur l'autre, comme deux bœufs sous le joug, réservant notre souffle pour résister au vent glacial, nous avançons lourdement sous une neige qui tombait à gros flocons, attentifs à ne pas tomber, car les chiens et les S.S. nous encadraient de près.

Ah ! que je l'ai donc admiré ce Père Jacques au cours de cette montée au calvaire !

Après les « formalités d'usage » (déshabillage, rasage, désinfection) qui nous faisaient passer de l'état d'homme à l'état de « moins-que-bête », et cela dura des heures et des heures, on nous entassa dans les baraques de « quarantaine », revêtus d'oripeaux extravagants. Là nous nous sommes efforcés, dans une effrayante promiscuité, de nous fondre dans l'anonymat de la foule, car rien n'était pire que de se faire remarquer, tandis

¹ Matraque de caoutchouc

que retombait sur nous la fumée grasse et puante qui sortait, nuit et jour, de la cheminée toute proche du four crématoire.

Je n'ai presque pas vu le Père Jacques durant cette période, mais je n'ignorais pas que déjà, discrètement, il commençait son apostolat allant de l'un à l'autre pour soutenir, aider, reconforter, évangéliser.

A ce moment, j'ai connu un autre prêtre, Mgr Beran, alors Archiprêtre de la cathédrale de Prague, plus tard Cardinal. Il se trouvait dans le camp dit « Libre ». [...] C'était un Etre lumineux, rayonnant, qui exerçait une influence profonde sur ses compagnons tchèques et même, ce qui était plus difficile, sur les Polonais. Les uns et les autres s'efforçaient, tant bien que mal, de le protéger, tandis qu'il exerçait son secourable ministère. Je ne l'ai connu qu'au travers des grilles qui nous séparaient du reste du camp et dont il s'approchait sans hésitation, sans crainte, bien que ce fût au risque de la mort.

[L'appel]

J'ai oublié

Depuis cette matinée,
Déjà trente années
Se sont écoulées
Cela s'est passé ... en février,
Peut-être bien en ... janvier.
Je ne sais plus... Non ... Je l'ai oublié.

La veille, en tout cas, il avait neigé.
Le sol était profondément gelé,
Et nos pas, cependant bien légers,
Le faisaient... comme du cristal résonner.
Dans la nuit, le thermomètre, brusquement,
Avait baissé et cela était angoissant.
On chuchotait qu'il avait marqué,
Au moins... 28 degrés.
Dans nos haillons élimés
Nous grelottions, transpercés
Par un âpre vent du nord, soudain levé.
Cela... Oh non ! Jamais je ne pourrai l'oublier.

Toute la nuit nous avons travaillé,
Sans repos, sans le moindre arrêt,
Et, ce matin-là, plus qu'à l'accoutumée,
Nous étions tous épuisés et désespérés.
Elles n'étaient pas bonnes les nouvelles des Alliés.
Pour le premier appel de la journée,
Nous étions, sur la place, rassemblés
Et, en rang par cinq, tant bien que mal alignés.
Tête nue, les yeux caves, et le crâne rasé,
Pieds nus dans nos socques de bois usées.
Ah ! mon Dieu ! que nous pouvions être laids !
Cela, non plus, jamais, je ne pourrai l'oublier.

A grand renfort de cris et de coups de fouet,
Nos gardiens se sont mis à nous compter.
Plusieurs fois il leur fallut recommencer
Car, sans cesse, ils se trompaient.
Jamais leurs additions ne coïncidaient.

Devant, derrière, ils passaient et repassaient
Suivis de chiens grondants, prêts à nous déchirer.
De tous côtés, il fallait se garder
J'ai dû, un court instant, être distrait
Car le dernier, je ne l'ai pas vu arriver.
Ma vie tout à coup s'est arrêtée.
Après ! ... Je ne sais plus... J'ai tout oublié.

Ce qui m'est arrivé !
Plus tard, ils m'ont raconté,
Mes amis, ceux qui m'encadraient,
Il paraît que, d'un seul coup assommé,
Sans un mot, je me suis écroulé.
Sauvagement, ils m'ont battu, piétiné
De leurs lourdes bottes cloutées,
Ces gardiens abhorrés.
Qu'avais-je donc fait ?
Rien, en vérité, mais cela suffisait.
Les chiens, paraît-il, ne m'ont point touché.
Mais je ne me souviens de rien... J'ai tout oublié.

Je n'étais pas mort
Puisque je respirais encore,
Alors ? Ils ont entrepris de me sauver,
Mes amis, ceux qui m'encadraient,
Après m'avoir, sous les coups, ramassé,
Ils m'ont remis sur mes pieds,
Ils m'ont placé au milieu de leur rangée,
Deux à droite, deux à gauche, pour me porter.
La descente de l'escalier
Fut un prodige de dextérité.
Mais je ne me souviens de rien... J'ai tout oublié.

Dans la baraque que nous avions regagnée,
Ils m'ont sur un châlit déposé
Ces Amis qui m'avaient sauvé
Au risque de leur propre vie.
Ces Amis que, jamais, je n'ai retrouvés,
Et tout le jour je suis ainsi demeuré
Comme un animal blessé
Tapi au fond d'un hallier,
Secoué, parfois, de faibles frissonnements.
Si mon corps était présent,
Mon Ame ! où s'en était-elle allée ?
Je ne me souviens de rien... J'ai tout oublié.

Vers la fin de la journée
Du néant, peu à peu, j'ai émergé
J'ai même, m'a-t-on dit, un peu mangé
Avec la conscience, la douleur surgissait.
Ah ! que j'avais donc mal !... mais rien de cassé.
Même mes lunettes avaient été retrouvées.
A aucun prix il ne fallait abandonner.
Alors le soir, au travail, on m'a remonté.

La nuit, comme un cauchemar, s'est écoulée
Et la Vie... lentement... lentement a continué
Mais le vide, en moi, a subsisté.
Je ne me souviens de rien... J'ai tout oublié.

Semaine après semaine, j'ai peiné.
Toutes mes forces, tendues pour résister,
Jour après jour, je les sentais diminuer.
Ai-je vraiment vécu ? Non ! Simplement j'ai duré.
Duré jusqu'à ce soir du mois de Mai
Où les Alliés, enfin !... sont arrivés.

Aurais-je pu me l'imaginer
Que tant d'années me seraient encore accordées
Pour pouvoir ici, ce soir, avec Vous, Témoigner
Qu'elles ont existé, toutes ces atrocités.
Je ne me souviens plus très bien de ces journées
Et je pensais même les avoir oubliées.

Déjà trente années
Se sont écoulées
Depuis cette matinée.
Cela s'est passé... en février
Peut-être bien en janvier.
Je ne le sais plus... Non !... Je l'ai oublié.

G.B.

Sources :

- « *Déportation : prières, pensées, réflexions* » de **Gaston de Bonneval** « 64.104 ». – AD18 – 8° 3782
 - Réflexion et poème de **Gaston de Bonneval**. Plaquette éditée pour le 45^e anniversaire de la libération des camps de concentration : 1945-1990 – Témoignages vécus de déportés du Cher. AD 18 – Br 4° 1464.
-

Documents annexes :

- Notes prises par Gaston de Bonneval, d'après la thèse de doctorat présentée le 14 juin 1946 par M. Hafner, interne en médecine à l'hôpital Lariboisière (Paris), sur les conditions de vie ainsi que les pratiques médicales au camp d'Auschwitz (expériences). AD 18 – 102 J 212. Voir le PDF.
- - Echange de courriers entre l'administration des camps de concentration et des entreprises allemandes. Voir l'encadré ci-dessous. – AD 18 – Br 4° 1464

L'administration SS « cédait » des déportés comme du bétail aux sociétés allemandes qui en faisaient la demande ainsi qu'en témoignent ces 4 extraits de *Lettres adressées par la Société BAYER* (produits pharmaceutiques) au *Directeur du camp d'Auschwitz* (lettres versées au dossier n° 7184 du procès des criminels de guerre de Nuremberg 1945-1946 et citées par le Colonel de BONNEVAL).

1^{re} LETTRE : « Nous vous serions reconnaissants, Monsieur, de bien vouloir mettre à notre disposition un certain nombre de femmes, en vue d'expériences que nous avons l'intention de faire avec un nouveau narcotique. » -

Signé : Direction Société BAYER.

2^e LETTRE : « Nous vous accusons réception de votre réponse. Le prix de 200 marks, pour une femme nous paraît néanmoins exagéré. Nous n'offrons pas plus de 150 marks par tête. Si vous êtes d'accord, nous viendrons les chercher. Nous avons besoin de 150 femmes environ. »

Signé : Direction Société BAYER.

3^e LETTRE : « Nous avons reçu l'envoi de 150 femmes. Bien qu'elles soient dans un état de "dépérissement", nous considérons qu'elles conviennent. Nous vous informerons du cours des expériences. »

Signé : Direction Société BAYER.

4^e LETTRE : « Les expériences sont faites. Toutes les femmes sont mortes. Nous nous adresserons à vous prochainement pour un nouvel envoi. »

Signé : Direction Société BAYER.